

20 SEPTEMBRE > AUTOBIOGRAPHIE Inde

Rushdie à découvert

Le paria des *Versets sataniques* publie ses mémoires, très attendus. Un ouvrage subtil et courageux.



Dès son premier succès en France, *Les enfants de minuit* (Stock, 1983), où **Salman Rushdie** contait, sous forme de roman-fleuve multiple, polyphonique et sophistiqué cette nuit du 15 août 1947 où l'Inde accéda enfin à son indépendance, on sait que Salman

Rushdie est un écrivain unique, qui ne fait rien comme ses confrères. De son plein gré ou malgré lui, bien entendu.

Ainsi cette ignoble affaire des *Versets sataniques*, qui a bouleversé sa vie et celle de sa famille durant plus de dix ans, faisant de lui un paria universel, *persona grata* seulement en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis et encore dans des conditions drastiques. On ne se remet jamais d'un tel traumatisme, même si l'écrivain a conjuré la *fatwa* en poursuivant son œuvre, se déplaçant même – discrètement – pour en assurer parfois la promotion, même si, depuis 1997, il peut enfin voyager librement, y compris en Inde, sa propre patrie.

Comme ses *Enfants de minuit*, Rushdie est né à Bombay en 1947, dans une famille musulmane partie ensuite vivre au Pakistan – « *les pires années de ma vie* », dit-il aujourd'hui. Mais s'il a pu retrouver sa nationalité – pour plus de commodité, il est aussi devenu citoyen britannique lors de son long exil forcé – ses *Versets sataniques* sont toujours interdits de publication en Inde. Et l'on vient d'apprendre, par la réalisatrice elle-même, que le film tiré des *Enfants de minuit*, qui devrait sortir prochainement dans plusieurs pays occidentaux, n'a pas trouvé de distributeur en Inde. Pour raconter cet enfer tel que lui, ses ex-femmes et leurs deux fils, l'ont vécu au jour le jour, Salman Rushdie ne pouvait se contenter d'un récit partiel. Il lui fallait remonter à la source, à son arrivée en Angleterre, pensionnaire à Rugby puis élève à Cambridge, au milieu des années 1960. C'était son vœu, sans doute pour s'éloigner de son père Anis, un riche héritier devenu avocat ruiné et alcoolique, qui avait choisi le nom de leur famille d'après celui du philosophe arabe que les Occidentaux appellent Averroès, mais qui se nommait en réalité Ibn Rushd. Un sage, un homme de tolérance, un voyageur militant pour le dialogue entre les civilisations, donc les religions. Quel plus beau symbole ?

OLIVIER DION



Salman Rushdie

Cette «autobiographie» s'ouvre avec l'affaire des Versets sataniques, que le jeune Salman avait découverts dès 1968, lorsqu'il faisait sa licence d'histoire...

Cette «autobiographie» s'ouvre avec l'affaire des *Versets sataniques*, versets que le jeune Salman avait découverts dès 1968, lorsqu'il était en licence d'histoire, en plein *swingin'London*, bien plus préoccupé, lui, « *cet étrange écrivain indien avec des cheveux longs* », de faire la fête, d'écouter Dylan et les Rolling Stones, et de tenter de séduire des filles que par l'islam. C'est à ces années-là que remonte son athéisme.

Ensuite, tout en flash-back, le héros, à la troisième personne, déroule le long récit de son parcours : Bombay, Pakistan, puis Londres et Los Angeles, où il habite encore en partie, parce que là-bas il peut être *anonyme*. C'est à Los Angeles qu'il a vécu le 11-Septembre, avec une culpabilité et un trauma particuliers, tout personnels. Et le livre s'achève en 2002, quand la police anglaise, qui veillait sur lui et les siens depuis treize ans, cesse sa mission avec une « *brusquerie* » qui, écrit-

il, « *le fit rire tout haut* ». Comme la plupart des ouvrages de Rushdie, *Joseph Anton* est un pavé foisonnant, composite – certains passages ont été publiés sous forme d'articles dans la presse américaine –, où l'on se perd parfois dans les détails. Mais c'est ainsi qu'il travaille, incapable de canaliser sa formidable prolixité. Et puis, cette fois, il avait tant à raconter, et qui lui tenait à cœur. Un ouvrage, courageux, à un moment où le monde musulman subit une nouvelle offensive intégriste, qui vaut à Salman Rushdie un renchérissement de la *fatwa* qui est toujours sur sa tête.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Salman Rushdie
Joseph Anton.
Une autobiographie
PLON,
« FEUX CROISÉS »

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE) PAR
GÉRARD MEUDAL
TIRAGE : 40 000 EX.
PRIX : 24 EUROS ; 736 P.
ISBN : 978-2-259-21485-8
SORTIE : 20 SEPTEMBRE



9 782259 214858

4 OCTOBRE > ROMAN France

Nocturne parisien

Dans le Paris exténué d'avant Mai 68, deux jeunes gens ont de mauvaises fréquentations et de bonnes raisons de vouloir fuir leur vie. C'est *L'herbe des nuits*, le nouveau roman de Patrick Modiano. Un diamant noir.



A la page 55 de son roman, *L'herbe des nuits*, Patrick Modiano définit en quelques lignes, jetées là l'air de rien, l'essence même de son art poétique, mieux qu'aucun de ses exégètes ne sut jamais le faire : « *Le Passé ? Mais non, il ne s'agit pas du passé, mais des épisodes d'une vie rêvée, intemporelle, que j'arrache, page à page, à la morne vie courante pour lui donner un peu d'ombre et de lumière.* »

Il ne s'agit pas du passé... Et si l'on s'était toujours trompé sur Modiano ? Si au fond ses obsessions tutélaires relevaient moins du temps perdu, des doux-amers oiseaux de jeunesse et de l'arpentage méthodique de la mémoire que d'un vaste, d'un magnifique et terrifiant songe, de ses rêves inconfortables par lesquels s'échoient les nuits blanches ? Modiano rêve qu'il se souvient, cauchemar qu'il oublie et le récit factuel de ses songes nous offre le plus beau poème en prose de la littérature française d'aujourd'hui. De quoi s'agit-il cette fois-ci ? De la même chose



que d'habitude, on ne change pas plus un roman qui s'écrit inlassablement qu'on ne réveille un somnambule... Paris, 1966. Il y aurait un narrateur dans la vingtaine, Jean, un garçon dont la propre existence lui paraît si sujette à caution qu'il ne songe pas vraiment à interroger les identités fuyantes de ceux qui l'entourent. Parmi eux, Dannie, une jeune femme qui se fait envoyer son courrier poste restante, pourrait bien en réalité s'appeler Mireille Sampierry, a peut-être été mêlée au meurtre d'un homme, a longtemps occupé une chambre au pavillon des Etats-Unis de la Cité universitaire avant d'élire plus ou moins domicile du côté de Montparnasse, à l'Unic Hôtel, établissement dont la discrétion est appréciée d'étranges visiteurs du soir, entre truands et bar-

bouzes, faux étudiants et vrais caïds... Et pendant qu'on croit deviner que Paris tremble des échos de l'affaire Ben Barka, que la petite bande de l'hôtel, composée semble-t-il de Marocains et de rapatriés, pourrait peut-être en dire quelque chose à un inspecteur lancé en dilettante à leurs trousses, Jean et Dannie traversent Paris, la nuit et leur jeunesse, et rentrent dormir ensemble. Un jour, des dizaines d'années plus tard, quand la ville ne sera plus pour lui que le palimpseste de ses souvenirs, Jean écrira cette histoire (le peu qu'il s'en souviendra, une Lancia rouge, un pick-up, un poème d'Audiberti et des fiches de police sur du papier pelure...) ; moins pour la raconter que pour se convaincre que tout cela – tous ceux-là – a vraiment existé. Et lui aussi.

La doxa critique pourrait encore faire la fine bouche sur le thème « Modiano écrit sans cesse le même livre ». Peut-être, mais ce livre-là, fascinant « work in progress », n'est qu'un, ouvert en 1968 avec *La place de l'étoile*, et cette *Herbe des nuits* n'en constitue que le dernier chapitre en date. L'un des plus opaques et des plus denses à la fois, nocturne et élégiaque, l'un des plus beaux. OLIVIER MONY

Patrick Modiano

L'herbe des nuits

GALLIMARD

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 16,90 EUROS ; 180 P.

ISBN : 978-2-07-013887-6

SORTIE : 4 OCTOBRE



9 782070 138876

3 OCTOBRE > ROMAN France

Les passeurs

L'écrivain-médecin Martin Winckler écrit le roman des mourants et de ceux qui les accompagnent.



Ce sont des histoires de mort mais, parce que c'est Martin Winckler qui les écrit, ce sont surtout des histoires de vie. De fin de vie. Mais de vie, à la fin. Pas de surprise, le narrateur de son dernier roman est une nouvelle fois un médecin. At-

teint d'un cancer, il a fait venir chez lui un inconnu qui va l'accompagner dans ses derniers moments. « *J'ai beaucoup de choses à vous raconter* », l'a-t-il prévenu. L'homme entame donc le récit dans un ordre parfois un peu aléatoire. Il dit ses débuts de jeune médecin incapable de voir les malades souffrir, son choix de fils d'aider son père à mourir, son travail à « *l'Unité de la douleur* »... Puis il raconte l'appel, le premier, d'un ami, André, médecin lui aussi, condamné par la maladie, qui lui demande de l'assister pour partir et, avant, de prendre en note, pour lui qui n'a plus la force de le faire, les dernières pages d'un carnet secret. « *En souvenir d'André* » deviendra par la suite le mot de passe de tous ceux qui choisiront le médecin-passeur pour les aider à mettre fin à leurs jours. En toile de fond discrète se déroulent trente ans



d'affrontements idéologiques autour de la mort volontaire. Au début, on est dans un pays d'Europe (la France ?) où le suicide assisté est régi par un contrat clandestin, hors la loi, et expose le corps médical complice aux poursuites. Puis la loi évolue. Sous la plume du docteur Winckler, le débat sociétal, toujours d'actualité, la cause éthique, civique, s'incarne. Son talent, l'efficace dramaturgie de ses fictions, est de mettre les grands principes, tel le fameux *droit de mourir dans la dignité*, à l'épreuve de l'expérience pratique, concrète. Alternativement, du côté de celui qui veut mourir et du point de vue de celui qui assiste. De faire voir une morale en acte dans sa simplicité presque triviale, sa complexité aussi. Winckler ne développe pas de théories générales. A des formulations souvent pleines d'euphémismes et d'hypocrisie, il oppose des visages,

des prénoms, des vies. Il nous attache ainsi à ces mourants « *las d'être là* » – la femme qui voulait rentrer chez elle et dormir, « *l'homme au cœur brisé* », Louise que le narrateur visite tous les mardis soir pendant plusieurs semaines et qui commente les photos des albums de famille, Richard le trop « *pressé* » – et à ces vivants qui affrontent quotidiennement leur conscience...

Après les « *veillées* », l'assistant – qui deviendra à son tour l'assisté – retranscrit. Accumule les histoires. Dans la sacoche de cet adepte de la « *médecine aux mains nues* », il y a « *ce qu'il faut* » et, avec le temps, plus que « *le strict nécessaire* ». Soulager la douleur physique et l'angoisse qui s'auto-alimentent, écouter, se taire. Recueillir puis écrire les ultimes récits livrés, être là pour recevoir ces paroles qui se révèlent être des antalgiques et des antidépresseurs aussi apaisants que des médicaments. C'est ainsi qu'il bricole au jour le jour une sorte de protocole compassionnel laïque fait de présence et d'écoute silencieuses, plus que de chimie : « *Tu verras, ça se passera bien* », lui avait assuré André. VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Martin Winckler

En souvenir d'André

P.O.L

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-8180-1692-3

SORTIE : 3 OCTOBRE



9 782818 016923

4 OCTOBRE > RÉCIT France

Le père manqué

Devant l'impossibilité d'écrire sur son père, **Olivier Barrot** se raconte lui-même.



C'est à la fois un livre qui ne manque pas de charme, et laisse le lecteur sur sa faim. Voici donc un fils sexagénaire, en l'occurrence le journaliste-écrivain-producteur de télévision bien connu Olivier Barrot, qui se décide à écrire sur son père, bien après la mort de celui-ci, décédé en 1987. Soit. Sachant que, et aussi bizarre cela puisse paraître – mais on connaît des exemples similaires –, il ignore à peu près tout de cet homme, sur qui « tout ce [qu'il] a su [lui] a été livré par des tiers », il aurait pu se lancer dans une espèce d'enquête journalistique, de remontée dans un passé qui, par les bribes qu'il nous en livre déjà, se serait révélée passionnante.

M. Barrot père, qui s'appelait Bloch – pourquoi ce changement de patronyme ? mystère, même si l'on en a bien une petite idée –, était un homme d'exception et de culture, grand lecteur, résistant, décoré, cinéophile fondateur de *L'Ecran français*, et même cinéaste. On s'excuse du peu. Alors, pour combler ce vide abyssal, dont il sem-



ble qu'il ne se soit jamais remis, Barrot fils a recours à ce qu'il sait faire de mieux : raconter des histoires. Faire partager au lecteur quelques-unes de ses innombrables passions : la littérature au premier plan, bien sûr, mais aussi le théâtre, le cinéma, les voyages, le sport, les belles voitures – anglaises de préférence. Car notre homme, qui assume un snobisme au-delà de tout, est un angolâtre, qui ne se chausse jamais en « *brown after six* » !

Partant, comme pas mal de journalistes-écrivains qui, par nature et par fonction, ont connu des personnages d'exception, Olivier Barrot ne résiste pas au plaisir du *name-dropping*, avec un casting éblouissant qui rassemble son « presque-

frère » Modiano, Jean d'Ormesson ou Jorge Semprun, avec qui il a réalisé des émissions télévisées remarquées, Pierre Tchernia, Roberto Rossellini, ou encore le grand helléniste Jean-Pierre Vernant, qui devient pour lui une espèce de père idéal de substitution, avec pour seul défaut de lui offrir à chacune de ses visites, et croyant lui faire plaisir, du saumon fumé, mets qu'il déteste !

Barrot, lui, est plutôt latiniste, qui a prénommé l'un de ses fils Térrence. Pas en hommage à Trinita, bien sûr, mais au poète comique latin, auteur, entre autres, de *L'heautontimoroumenos* ou *Bourreau de soi-même*, un modèle d'autodérision. Ou de sottie, c'est selon, un genre que Gide appréciait entre tous. Le jeune Olivier a eu la chance que son père, en guise de leçon de vie, lui transmette son amour de *Paludes*, qu'il lui lisait le soir à la place du *Petit Poucet*. Oui, décidément, on aimerait bien en savoir plus sur cet homme que son fils, malgré lui, a manqué. J.-C. P.

Olivier Barrot

Le fils perdu

GALLIMARD

TIRAGE : NC

PRIX : 11,90 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-07-012324-7

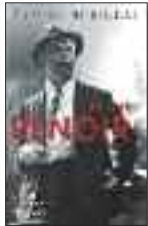
SORTIE : 4 OCTOBRE



3 OCTOBRE > BIOGRAPHIE France

La règle du jeu a changé

Traversée du siècle et d'une des œuvres les plus essentielles de ce temps, la biographie de Jean Renoir par **Pascal Mériegeau** nous offre un cinéaste enfin débarrassé des pesanteurs de la légende.



Il n'y a pas de statue du commandeur que l'on ne doive ébrécher. Celle de Jean Renoir, sans doute considéré par la doxa cinéophile comme le plus grand cinéaste français de l'Histoire, l'avait déjà été lors de la publication de sa *Correspondance 1913-1978* (Plon,

1998), qui révélait un homme plus hésitant et finalement complexe que l'image sulpicienne qu'avaient donnée de lui les ex-jeunes loups de la nouvelle vague. Aujourd'hui, dans une biographie aussi magistrale que dense, elle est mise à bas par le critique de cinéma et écrivain Pascal Mériegeau. Qui lui substitue un monument, certes plus contrasté, mais plus beau encore, plus essentiel à la compréhension de l'homme sans rien retirer du génie de l'artiste.

Mille cent pages. Il fallait ça sans doute pour rendre enfin pleinement justice à cet homme qui aura passé sa vie à ne pas se laisser saisir, faisant en sorte d'offrir à tous et à chacun le visage qu'ils en attendaient. Et Zelig, malgré quelques chaudes alertes, finira toujours par retomber sur ses pieds... Cette vie-là (1894-1979) est une traversée du siècle, c'est



entendu. Sous la plume de Mériegeau, c'en est aussi une explication possible, voire une métaphore. L'histoire de l'enfant d'un génie (Renoir, le peintre), que 14-18 détruit précocement ; que les années 1920 révèlent en dandy dissipé, personnage à la Morand conduisant trop vite ses Bugatti ; qui se réinvente en communiste lors du Front populaire, moins par conviction en somme que pour faire plaisir à sa femme ; qui, plus tard, aura toutes les faiblesses, tant pour Mussolini que pour l'avènement de Vichy ; qui se refait une virginité politique en

s'exilant aux Etats-Unis dès 1941. Le plus français des cinéastes ne s'est jamais senti mieux qu'en Californie, et même après-guerre, lorsque tout, et surtout les jeunes turcs de la critique, conspirait à son retour en France, il ne retraversa jamais vraiment l'Atlantique, sauf pour tourner les films qu'Hollywood ne lui permettait plus de faire et recevoir les hommages dus à son rang.

Avec une empathie qui ne s'autorise aucune complaisance et une rigueur qui force l'admiration, Mériegeau, aidé en cela par l'amitié qui le lie à Alain Renoir, le fils de Jean, suit à la trace cet homme qui ne fut jamais très facile à suivre... Assez proche en cela de cet Octave qu'il interprète dans ce qui demeure son chef-d'œuvre, *La règle du jeu*, Renoir tient du vieil enfant génial, capricieux, à qui pourtant on ne la fait pas. Matois, retors, brisant les codes sociaux par la connaissance qu'il en a et sa fantaisie propre, il ne se soumet guère qu'à une idée très haute de sa liberté. Contrairement à ses jeunes disciples cinéophiles dont il encouragea benoîtement l'idolâtrie, le cinéma lui est un moyen et non une fin. De toute façon, les fins, ce n'était pas son truc ; et s'il en faut vraiment une, disons qu'il était à lui-même une fin en soi.

O. M.

Pascal Mériegeau

Jean Renoir

FLAMMARION

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 27 EUROS ; 1104 P.

ISBN : 978-2-08-121055-4

SORTIE : 3 OCTOBRE



26 SEPTEMBRE > ROMAN France

Une jeunesse



Comme **Lionel Tran**, le narrateur de *No présent* est né en 1971. Enfant, il aimait à la télévision une émission se déroulant sur une « île merveilleuse peuplée d'enfants joyeux », programme dont le héros était un dinosaure à la peau orange. Après, il a aussi regardé *Goldorak* et *Le bébé show*. En 1989, le voici devenu un lycéen fasciné par « le cinéma, l'édition ou la publicité ». Entre-temps, Tran nous dit que son double littéraire a grandi à Vaux-en-Velin, avec une mère célibataire, instit de gauche et militante. Qu'il a connu le camping dans les Cévennes, écouté du hard rock, eu des copains arabes.

Puis France Info s'est mis à diffuser en continu. Il y a eu la chute du mur de Berlin, les bombes sur Bagdad, la fin de l'Histoire qui s'écrit désormais en direct. Sans fard, Lionel Tran raconte la masturbation, les joints, la fac à Lyon. En 1991, le jeune homme d'alors s'installe avec d'autres camarades, baptisés Sida, Steak, Rambo, Akira ou Louise. Ensemble, ils forment un collectif. Lisent pour aiguïser leur pensée, la « creuser » et non pour se divertir. Se nourrissent du nihilisme de Cioran et d'*Eraserhead* de David Lynch.

Obsédés par l'art, ils n'ont pas de projet défini, veulent être libres, vivre l'instant présent. Prennent le risque de toucher à la drogue, de devenir des enfants sauvages, et sentent la menace poindre, le feu prêt à prendre dans les poubelles de la Croix-Rousse. Ils sont en marge de la société, entre eux. « *Nous ne sommes même pas chômeurs, nous n'avons jamais travaillé* », peut-on lire. Ou encore : « *Nous n'avons pas conscience de notre impuissance, de notre lâcheté, de nos faiblesses, de notre arrogance. C'est comme si nous n'avions pas de parents, de quartier, de pays, comme si le monde n'existait pas...* »

Déjà remarqué avec un récit autobiographique, *Sida mental* (Ego comme X, 2006), Lionel Tran signe cette fois, dans la collection

« La forêt » de Brigitte Giraud, un texte glaçant, à la force et à la pertinence évidentes. Le malaise règne à chaque page de *No présent*, que l'on recommande chaudement. AL. F.

Lionel Tran
No présent

STOCK

TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 19,50 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978-2-234-07396-8
SORTIE : 26 SEPTEMBRE



ASTRID TOLLON/STOCK

4 OCTOBRE > ROMAN Etats-Unis

La polio

Le nouveau roman de **Philip Roth** se déroule durant l'été 1944 et une terrible épidémie de poliomyélite.



Les romans de Philip Roth se suivent et ne se ressemblent pas. L'année dernière, l'auteur de *La tache* (Folio) signait un mince et noir volume, *Le rabaissement* (Gallimard), où il mettait en scène la chute de Simon Axler, célèbre comédien de théâtre rattrapé par ses démons.

Cette fois, le voici qui nous ramène à l'été 1944, lorsque la radio diffusait en boucle la chanson *I'll be seeing you*. Le cadre est un endroit bien connu de ses lecteurs : Newark, ville de 429 000 habitants où l'on vient de détecter de nombreux cas de poliomyélite. Une maladie mystérieuse, épouvantable et terriblement contagieuse que le Président du pays, Franklin Delano Roosevelt, a lui-même contractée à l'âge de 39 ans, obligé depuis de porter « un lourd appareil de cuir et de métal des hanches jusqu'aux pieds pour se tenir debout ».

Eugene Cantor, que tout le monde appelle Bucky, est professeur d'éducation physique à l'école de Chancellor Avenue. Il a 23 ans, les cheveux « en brosse, presque rasés, comme à l'armée ». L'armée, Bucky n'a pu l'intégrer après Pearl Harbor à cause de ses yeux, ce qu'il a très mal vécu. Il a perdu ses parents, veille sur sa grand-mère, s'occupe de ses courses et de sa lessive.

Directeur du terrain de jeu, local, Mr Cantor a envie d'apprendre aux élèves « le cran, la détermination, et aussi à acquérir de l'endurance physique et à se maintenir en forme, à ne jamais se laisser marcher sur les pieds ni, sous prétexte qu'ils savaient se servir de leur cervelle, se laisser traiter de mauviettes ou de femmelettes juives ». Un matin, il réagit avec fermeté quand une dizaine d'Italiens menacent de refiler la polio à l'assemblée et crachent sur le trottoir devant les gamins rassemblés au terrain de jeu. La situation va hélas pourtant continuer à empirer. Herbie Steinmark et Alan Michaels, 12 ans, devront être transportés en ambulance et mis en quarantaine à l'hôpital Beth Israel avant de mourir.

Perturbé, Bucky s'ouvre à sa petite amie Marcia, partie encadrer un camp d'été où elle le prie de la rejoindre. Toute cette histoire, nous la tenons d'un narrateur discret, Arnie Mesnikoff, un des garçons du quartier qui deviendra architecte. Et recroisera la route de Mr Cantor au début des années 1970. Très tendu et réussi, *Némésis* fait entendre une musique assez inhabituelle sous la plume de Roth. Lequel excelle à orchestrer le drame qui rattrape un homme bon et loyal.

ALEXANDRE FILLON

Philip Roth

Némésis

GALLIMARD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARIE-CLAIRE PASQUIER
TIRAGE : 50 000 EX.
PRIX : 18,90 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-07-012720-7
SORTIE : 4 OCTOBRE



9 782070 127207

3 OCTOBRE > ROMAN Allemagne

La jeune fille

Madalyn est le troisième roman traduit en France de **Michael Köhlmeier**.



L'un des plus étranges et lancinants romans étrangers publiés l'année dernière était signé de l'Allemand Michael Köhlmeier, dont Maurice Nadeau avait précédemment fait traduire *Ta chambre à moi* en 2000. Mince et dense, *Idylle avec un chien qui se noie* (éditions Jacqueline Chambon) se lisait, d'une traite, comme une étrange réflexion sur la création et la mort.

Madalyn, son nouveau livre, se révèle tout aussi fascinant bien que d'une tonalité différente. Sebastian Lukasser est un écrivain célèbre établi à Vienne. Nous savons qu'il a un fils adulte, qu'il est séparé de sa compagne, Evelyn, et a vécu deux ans aux Etats-Unis dans les années 1980. Le roman qu'il a entrepris met en scène un homme qui, adolescent, a tué quelqu'un et s'interroge sur ce qu'a ensuite été sa vie.

Le narrateur et héros de Köhlmeier connaît depuis sa naissance une dénommée Madalyn. La fille de ses voisins du dessous, M. et Mme Reis. Il a vu grandir, apprendre à tenir sur un vélo, une gamine à la

frimousse « un peu sauvage » et aux cheveux « tout frisés ». Madalyn s'est toujours montrée bavarde, contrairement à ses parents, lui racontant ce qu'elle faisait à l'école. Lukasser était là quand, à 5 ans, elle s'était fait renverser par une voiture, que « son bras saignait si fort qu'une mare de sang était en train de se former sur l'asphalte ». C'est même lui qui l'avait alors accompagnée à l'hôpital.

En 2009, année où se déroule le roman, Madalyn a presque 14 ans. Elle déteste ses parents, surtout sa mère, et vient de tomber amoureuse de Moritz. Un garçon de 16 ans, qui fume du haschich, s'est déjà attiré des ennuis avec la police et la loi, mais rédige aussi des poèmes...

Variant les registres et montrant encore l'étendue de ses talents de conteur, Michael Köhlmeier s'intéresse ici aux fêlures et aux obsessions. A ces moments dangereux de l'adolescence où l'on peut déborder en un instant à cause d'un amour inconsidéré.

AL. F.

Michael Köhlmeier

Madalyn

JACQUELINE CHAMBRON

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR STÉPHANIE LUX
TIRAGE : 2 200 EX.
PRIX : 21,80 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-330-01254-0
SORTIE : 3 OCTOBRE



9 782330 012540

5 OCTOBRE > ROMAN Hongrie

Un Hongrois à Paris

Le roman des années étudiantes du maître hongrois **Sándor Márai**.



Dans la continuité de la publication, déjà bien avancée, des chefs-d'œuvre de Sándor Márai, Albin Michel fait paraître le quatrième roman de l'écrivain hongrois, mort en 1989 après avoir passé plus de quarante ans de sa vie en exil, en Italie et aux Etats-Unis. *Les étrangers*, paru en 1930 à Budapest – Márai avait alors 30 ans –, roman initiatique inspiré de la propre expérience de l'auteur, qui a séjourné à Paris de 1923 à 1928, est déjà un livre d'exil même s'il est ici provisoire et souvent intérieur. On trouve en effet dans ce dense récit du voyage en France d'un jeune étudiant hongrois pendant l'entre-deux-guerres cette position d'observation à la fois engagée et à distance, au cœur et aux marges, qui caractérise de nombreux personnages de Márai autant que le parti pris littéraire de ce grand Européen oriental. Son jeune héros arrive en train à Paris en provenance de Berlin où il a passé les onze derniers mois grâce à une bourse de doctorat. Ce séjour en Allemagne a déjà brouillé ses repères, son identité, la vision qu'il avait de son appartenance

à une glorieuse culture européenne. Il a déjà perçu qu'il était aux yeux de tous ceux qu'il croisait avant tout étranger. Un étranger. Et que ce statut faisait écran à tous les autres. Autour de ce sentiment de se tenir au bord d'un monde aux accès réservés, Márai décline son élégante grammaire du désenchantement, sa lucidité au goût amer où se mêlent orgueil, dégoût et brusque accès de « *tranquillité triomphante* ». Plus qu'à Paris encore, c'est peut-être dans le dernier tiers du roman, dans le temps suspendu d'un été de villégiature passé dans le Finistère en compagnie de la si Française Eva, au bord d'un océan qu'il voit pour la première fois, que se déploie le plus remarquablement le nuancier subtil de ces émotions fondatrices.

Et pour ceux qui souhaiteraient prolonger en profondeur la lecture, les éditions des Syrtes viennent de faire paraître *La fortune littéraire de Sándor Márai*, une étude critique de l'œuvre, sous la direction d'András Kányádi. v. r.

Sándor Márai

Les étrangers

ALBIN MICHEL

TRADUIT DU HONGROIS
PAR CATHERINE FAY

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 446 P.

ISBN : 978-2-226-24429-1

SORTIE : 5 OCTOBRE



3 OCTOBRE > LITTÉRATURE Colombie

Le grand oral de Gabo

Vingt et un discours de **Gabriel García Márquez**... qui déteste en faire !



Non sans humour, le fameux Gabriel García Márquez, dit « Gabo », prix Nobel de littérature 1982, et qui se définit comme « *un Colombien errant et nostalgique* », a toujours clamé sa répugnance à l'idée de prononcer des discours, allocutions, hommages et autres interventions orales. La preuve : en général, il les écrit, puis les lit. Nonobstant, sa longue carrière – né à Aracataca en 1927, il a commencé à publier ses premiers articles lorsqu'il était étudiant, et ses deux premiers livres en 1955 –, puis les circonstances de sa vie – il a vécu au Mexique, en France, en Espagne, à Cuba – l'ont plus ou moins contraint à se livrer à de nombreux « grands oraux », dont le premier remonte à... 1944. En voici une vingtaine rassemblée aujourd'hui.

Tous ne sont pas des textes majeurs, même si dictés par l'amitié : comme son hommage à ses frères et confrères Alvaro Mutis ou Julio Cortázar. Certains frôlent le ridicule dans la flagornerie : par exemple quand il qualifie Fidel Castro de « *cinéaste le moins connu du monde* », ou qu'il remercie son « *mécène* » pour le palais dont il lui a fait cadeau à

La Havane ! Mais Gabo ne s'est jamais caché d'être et de demeurer procastiste, en dépit des défauts majeurs du régime du « *Lider maximo* », surtout en matière de démocratie et de liberté d'expression. Paradoxe pour un écrivain comme lui, qui a toujours milité pour l'émergence politique du sous-continent latino-américain. Et pour un lauréat du Nobel.

Justement, c'est son « discours de Stockholm » du 8 décembre 1982 qui constitue le sommet du recueil. García Márquez s'y livre à un panorama de toute l'histoire du sous-continent dès avant l'arrivée des conquistadores, puis à une évocation apocalyptique des drames qui ont frappé ses peuples. Avant de terminer par l'éloge des richesses inouïes de la langue espagnole, et sur une note d'espoir. Citant son « *maître Faulkner* », il conclut : « *Je me refuse à accepter la fin de l'homme.* » Rien que pour cela, le jury de ses lecteurs déclare Gabo reçu à l'oral, avec mention. J.-C. P.

Gabriel García Márquez

Je ne suis pas ici pour faire un discours

GRASSET

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
(COLOMBIE) PAR ANNIE MORVAN

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-246-79588-9

SORTIE : 3 OCTOBRE



27 SEPTEMBRE > RÉCIT Liban

Le ressac de l'âme et du monde



« *L'individu, dans ma famille, [n'a d']histoire que si [...] sa vie [est] couplée avec une date mémorable* », affirme Myriam, la narratrice, dès les premières pages de *D'autres vies* de la Libanaise **Imane Humaydane**. Et ces dates ne

manquent pas dans une famille druze libanaise : coup d'Etat, guerre civile, exil, retour – les vies sont, notera encore la narratrice, comme la terre libanaise : accidentées et discontinues. Myriam a quitté le Liban jeune fille, avec sa famille, pour l'Australie, avant d'aller vivre au Kenya un mariage ennuyeux. Elle retourne à Beyrouth après vingt ans d'absence, pleine de questions sur le passé et le présent, et se trouve plongée dans la confrontation entre ses souvenirs et la réalité, dans une ville reconstruite à toute vitesse, bruisante de deuils et de nouvelles rencontres... Le récit se déploie dans cet

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD



espace chaotique, couturé, à vif ; et comme à Beyrouth, seul le ressac est à même de rendre à l'ensemble un rythme et une harmonie. Ce mouvement de va-et-vient, c'est en effet aussi celui de la conscience, « *en revenant toujours au point de départ* ». Ici, le

récit du retour adopte la logique erratique du ressassement et le son continu des vagues qui englobent ou remontent à la surface des objets aux contours indécis. L'écriture suit leur rythme ample et aléatoire ; pleine de retenue, elle place pourtant le lecteur dans le balancement de la mémoire et de l'oubli, des naissances et des deuils, de la passion et de l'absence, du familier et de l'étrange. Et ces allers-retours intimes se doublent d'autres, à l'échelle du globe, tramant une histoire sur les cinq continents. Imane Humaydane sait dire aussi bien l'émigration que les racines, la passion sensuelle que le questionnement religieux, aussi bien la douleur de la guerre que la joie d'une conversation téléphonique. Car le vrai balancement est celui de l'ici et de l'ailleurs, de l'âme qui navigue à vue entre l'individualité et l'histoire collective, les racines et la légèreté. Ou comment un roman de deux cents pages raconte toutes les mers du monde.

FANNY TAILLANDIER

Imane Humaydane
D'autres vies

VERTICALES

TRADUIT DE L'ARABE (LIBAN)
PAR NATHALIE BONTEMPS

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-07-013706-0

SORTIE : 27 SEPTEMBRE



3 OCTOBRE > NOUVELLES

Grande-Bretagne

Perverse Albion



Originaire du Norfolk où il vit toujours, **Gary Dexter**, né en 1962, est chroniqueur pour les plus grands quotidiens britanniques, le *Times*, le *The Guardian* ou le *Sunday Telegraph*. Il a un goût pour le

bizarre, le farfelu, l'extravagant, que vient magnifier *Le souilleur de femmes d'Oxford*, paru en 2008 chez Old Street Publishing, un recueil de nouvelles qui constitue sa première œuvre de fiction traduite en français. Auparavant, il avait publié *Why not catch-21 ?*, devenu de ce côté-ci du Channel *Ce que cachent les titres* (MiC_MaC, 2008). Décidément, ce garçon est doué pour le mystère, la parodie, l'humour potache et l'autodérision, comme seuls savent les pratiquer les sujets d'une Albion qu'il a décidé d'explorer, à la manière des *crime novels* du XIX^e siècle. Mais sans qu'une goutte d'hémoglobine ne soit versée, avec des victimes soit consentantes, soit dédommagées, et avec un mélange d'esprit scientifique, d'analyse psychologique, et d'empathie pour les passions humaines. Gary Dexter a donc inventé un duo de détectives façon Holmes et Watson. Son héros est un scientifique, le Dr Henry St Liver, pionnier de la criminalistique, précurseur de Sigmund Freud et lecteur passionné des recherches sexologiques d'Havelock Ellis, ou de Magnus Hirschfeld. Quant à sa jeune acolyte et biographe, Olive Salter, déroutée au début par les excentricités de son « patron », elle finit par éprouver pour lui de l'admiration, voire plus. *Le souilleur de femmes d'Oxford* rassemble huit des enquêtes qu'ils ont menées à la demande de Scotland Yard, et de son inspecteur Pelham Bias, tout juste moins benêt que le Lestrade de Conan Doyle. Pour pousser le jeu jusqu'à son comble, Dexter invente même à Henry St Liver un frère jumeau, Jack, mais celui-ci est un mauvais garçon repent qui n'a rien à voir avec le guindé Mycroft Holmes. Fétichistes en tout genre, piétinés par les talons aiguilles de jeunes femmes, cachés derrière des toilettes dont ils peuvent contempler l'activité des occupants, invertis ou travestis en secret, illustre lord qui ne peut s'empêcher de s'exhiber dans n'importe quelle église, tous se confient à Henry et Olive, sollicitent leur compréhension, leur aide. Gratuite et sans tout le tralala de Baker Street. Vite, chère Olive, la suite ! J.-C. P.

Gary Dexter

Le souilleur de femmes d'Oxford

LE DILETTANTE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

THIERRY BEAUCHAMP

TIRAGE : 2 222 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-84263-741-5

SORTIE : 3 OCTOBRE



9 782842 637415

4 OCTOBRE > ESSAI France

Regarde les hommes rêver

Une fascinante histoire de la société par les songes signée **Jacqueline Carroy**.



Le rêve, c'est du sérieux ! Enfin, ça l'était. Il fut un temps. On l'examinait comme un territoire étrange capable de nous fournir des explications sur l'individu et sur le monde. Dans cet essai, Jacqueline Carroy nous présente une collection de rêveurs professionnels qui, du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale, ont tenté de circonscrire ces champs oniriques. Jacqueline Carroy est directrice d'études à l'EHESS, spécialiste de l'histoire de la psychologie et de la psychopathologie. Elle dirige également le centre Alexandre-Koyré. Cela fait des années qu'elle travaille sur ces domaines, et ses *Nuits savantes* sont à considérer comme une somme en la matière. De l'oniologie qui se met en place au XIX^e siècle jusqu'à la parution de *L'interprétation des rêves* de Freud, l'auteure évoque les figures majeures de ces nouveaux explorateurs. Et ils furent nombreux, ces « messieurs songes » – philosophes, médecins, aliénistes, juristes, mathématiciens, biologistes, sociologues ou farfelus – à noter et à publier leurs propres rêves ! Aux côtés d'Antoine Charma (un nom épatant pour un rêveur professionnel...) ou d'Alfred Maury,

véritable fondateur d'une science des rêves, il y eut Gabriel Tarde, le précurseur de la criminologie, Etienne Tanty, le rêveur des tranchées de la Grande Guerre, ou encore Maurice Halbwachs qui développa une psychologie du rêve. « *Le sociologue est mort d'épuisement à Buchenwald et nous ne savons rien des rêves qu'il a pu avoir et raconter alors...* » Du rêve au cauchemar...

Derrière cette volonté de débusquer les névroses ou les doubles personnalités, de passer le rêve au scalpel de la science, se glissent aussi des charlatans. Jacqueline Carroy rapporte les innombrables méthodes pour se soigner en dirigeant ses rêves ou autres « clés des songes » qui ont fait florès pendant des décennies. Mais l'originalité de ce livre, c'est sa manière d'aborder l'histoire par les rêves et ce qu'ils peuvent nous dire du passé au travers de leur dimension culturelle. Car ce que l'on attend de la compréhension des rêves correspond aussi souvent aux espoirs d'une société. Voilà donc un livre qui laisse autant éveiller qu'émerveillé.

LAURENT LEMIRE

Jacqueline Carroy

Nuits savantes : une histoire des rêves (1800-1945)

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

TIRAGE : 1 100 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 464 P.

ISBN : 978-2-7132-2360-0

SORTIE : 4 OCTOBRE



9 782713 223600

3 OCTOBRE > ESSAI France

De l'humaine obligation

Dans un essai aussi concis que profond, la philosophe **Nathalie Sarthou-Lajus** nous invite à envisager la dette d'une autre manière qu'économique.



En ces temps de crise financière, la philosophe Nathalie Sarthou-Lajus propose de repenser la notion de dette et de ne pas la restreindre à son acception économique. Une réflexion déjà élaborée avec *L'éthique de la dette* (Puf, 1997) et l'entrée « Pardon » dans le *Dictionnaire de la violence* dirigé aux mêmes éditions par Michela Marzano. L'auteure souligne d'ailleurs que cette « crise des dettes » n'est pas uniquement d'ordre pécuniaire mais « témoigne plus profondément d'une crise identitaire de l'individu contemporain et de l'échec du désir d'indépendance radicale qui constitue le logiciel néolibéral ». Car la dette, ainsi que l'entend la rédactrice en chef adjointe de la revue *Etudes*, est avant tout une dette symbolique. Elle n'est pas ce dont on peut s'acquitter à bon compte. Ici, pas de symétrie du prêt et du remboursement (fût-il avec intérêts), comme dans l'économie capitaliste du libre-échange. Ce qui nous est échoué dans l'héritage de notre humanité dépasse ce que nous ne pourrions jamais rendre. Rien ne saurait épuiser notre dette à autrui, nous désengager de ce

lien à l'autre et au temps (ce que l'homme doit, c'est qu'il doit mourir). On ne naît pas *ex nihilo*, mais dans un environnement familial, social, dans une culture et une histoire. Le self made man (l'homme qui s'est fait tout seul) est un fantasme.

La dette dont il est question ne tient pas tant de l'avoir que de l'être : elle « relève d'une éthique où la relation à l'autre prime sur la souveraineté du sujet ». Cependant, ce n'est pas parce qu'elle est « originaire » et offense par là même nos aspirations démocratiques à l'autonomie et à l'égalité que la dette nous aliène. La dette n'est pas impayable, elle ne s'identifie pas à cette culpabilité trop lourde décriée par Nietzsche – comment serait-il possible de rendre à ce Dieu jaloux qui, pour le salut de l'humanité, sacrifia son propre fils ? Elle implique au contraire le don et le risque : « La capacité de conduire soi-même son existence passe par la reconnaissance de cette dette, autrement dit par l'aveu de sa propre fragilité, puis la découverte de son aptitude à recevoir et à croître pour devenir celui ou celle que je suis. »

SEAN J. ROSE

Nathalie Sarthou-Lajus

Eloge de la dette

PUF

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 9 EUROS ; 96 P.

ISBN : 978-2-13-060706-9

SORTIE : 3 OCTOBRE



9 782130 607069

27 SEPTEMBRE > PSYCHOLOGIE France

Profession pédopsy

Un expert en psychiatrie infanto-juvénile parle de la complexité de ses missions auprès des tribunaux.



Juger n'est pas facile. Lorsqu'un enfant – en latin *infans*, « celui qui ne parle pas, qui n'est pas doué de parole [raisonnable] » – entre en jeu, cela ajoute de la complexité. Quelle foi accorder aux dires de celui dont l'identité n'est pas encore construite et

dont la parole prise dans un inextricable réseau d'affects est, plus encore que chez l'adulte, le reflet de désirs contradictoires ? Droit de garde, droit de visite, placement, incurie des parents, sévices, abus sexuels... Pour prendre leur décision, le juge aux affaires familiales, le juge des enfants ou le juge d'instruction ont recours à une expertise en psychiatrie infanto-juvénile. L'auteur du dernier livre de la collection dirigée par Catherine Dolto « Sur le champ » est de ceux auxquels les tribunaux font appel pour un avis. Le pédopsychiatre **Georges Juttner** témoigne de sa pratique : *Papa, maman, le juge et moi* est émaillé de cas concrets illustrant la complexité du métier. Et également de son éthique : l'expert doit faire preuve de « neutralité bienveillante » – « être à l'écoute de la parole émise », « l'accueillir et la recueillir sans aucun jugement ». L'ouvrage



Georges Juttner

est captivant, même pour un public non averti. On y révisé son Freud : phase orale, phase anale, phase génitale, complexe d'Œdipe... Mais surtout, on comprend avec le pédopsychiatre combien il est difficile dans toute affaire de débrouiller le vrai du faux, car dans la réalité les choses sont bien souvent mêlées et « la simple formulation par un sujet d'un quelconque désir n'est pas une preuve de son authenticité ». Après ses entretiens avec toutes les parties – l'enfant ; puis l'enfant avec chacun des parents (sauf au pénal où seul l'enfant est interrogé) –, l'expert remet au juge un rapport dans lequel il notera, d'une part, des observations d'après des signes objectifs et,

de l'autre, la part d'appréciation subjective. La mission est délicate, notamment dans ces affaires qui opposent un couple sur la garde de l'enfant ou qui visent à empêcher le droit de visite à l'autre parent. Il se produit chez le jeune sujet pris entre deux feux un « conflit de loyauté ». Le Dr Juttner cite l'exemple d'une petite fille qui, voulant plaire à sa mère, fait écho dans ses mots aux griefs de celle-ci à l'encontre de son père, mais dès qu'elle le voit arriver dans la pièce pour l'entretien, elle lui saute dans les bras. Force est de prendre soin de ne pas se laisser influencer par son idéologie ou ses critères personnels. L'auteur cite une illustration dramatique de « violence institutionnelle » : les services sociaux avaient retiré à leur mère, censément coupable d'incurie, un jeune garçon et son frère nouveau-né à cause d'a priori hygiénistes ! Il s'agit d'avoir toujours en tête l'intérêt supérieur de l'enfant et se de rappeler que « prendre la défense d'un enfant n'est certainement pas lui prendre la parole ». S. J. R.

Georges Juttner

Papa, maman, le juge et moi. Le travail d'un pédopsychiatre, expert auprès des tribunaux.

GALLIMARD, « SUR LE CHAMP »

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 21,50 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-07-012858-7

SORTIE : 27 SEPTEMBRE



10 OCTOBRE > ESSAI France/États-Unis

Et moi, et moi, et moi...

Lorsque **Castoriadis** et **Lasch** discutent de l'égoïsme, on jubile !



Les émissions de télévision qui méritent qu'on en tire des livres sont rares. Cela signifie que ce qui s'y dit a de l'importance. Ce fut le cas le 27 mars 1986 sur Channel 4. Sur la chaîne britannique, le philosophe canadien Michael Ignatieff recevait Cornelius Castoriadis (1922-1997) et Christopher Lasch (1932-1994).

Le premier était philosophe, économiste, psychanalyste. Un génial touche-à-tout de la pensée politique qui fut, avec Claude Lefort, l'un des grands animateurs du monde des idées en France. Le second était un historien américain atypique – « *crypto-chrétien* » selon Castoriadis –, dont les écrits comme *La révolte des élites* (Climats, 1996 ; Champs-Flammarion, 2007) ou *La culture du narcissisme* (Climats, 2000 ; Champs-Flammarion, 2008) furent introduits en France par Jean-Claude Michéa, qui signe la postface de ce dialogue inédit.

Donc Castoriadis et Lasch discutent. Mais de quoi ? De l'individu, bien sûr, et d'une société occidentale qui a fait de l'égoïsme sa valeur refuge.



Christopher Lasch

Cornelius Castoriadis

Cela ne vous rappelle rien, la culture de l'argent, l'exil fiscal, le tout pour moi rien pour les autres ?... Il y a un quart de siècle, ces deux intellectuels voyaient déjà la tendance s'affirmer. Castoriadis insiste sur la désagrégation du monde ouvrier dans les années 1950 et sur le capitalisme qui fait entrer la consommation dans la sphère privée. Le monde se résume à soi. Cela est d'autant plus vrai aujourd'hui qu'on s'imagine avoir ce monde dans la poche. C'est l'effet smartphone. Lasch parle de « moi narcissique », de plus en plus vidé de tout contenu, « qui en est venu à définir ses buts dans la vie dans les termes les plus restrictifs possibles, en termes de survie pure et simple, de survie quotidienne ».

Au fond, ces deux grands esprits nous disent le prix à payer pour la modernité : la perte du lien

social et le repli sur la famille ou sur soi-même. Nous avons là une sorte de diagnostic du monde où la survie est devenue la condition première. « Aujourd'hui, personne n'ose plus exprimer un projet ambitieux, ni même à peu près raisonnable, qui aille au-delà du budget ou des prochaines élections. » C'était il y a vingt-cinq ans, et Castoriadis parlait déjà de crise... De son côté, Lasch observait l'installation d'un monde d'objets sans réalité solide, une « société liquide », pour reprendre la formule du sociologue Zygmunt Bauman.

Cette critique des effets moraux, psychologiques et anthropologiques qu'induit le développement du capitalisme moderne est d'une rare acuité. Et il ne faut pas manquer la postface jubilatoire de Jean-Claude Michéa, sur le programme intellectuel des gauches modernes, qualifié de « mélange instable entre Michel Foucault et Bernard-Henri Lévy », et où il explique que l'économie réelle n'est pas plus vertueuse que l'économie virtuelle... L. L.

Christopher Lasch & Cornelius Castoriadis

La culture de l'égoïsme

CLIMATS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MYRTO GONDICAS

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 10 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-08-128463-0

SORTIE : 10 OCTOBRE



27 SEPTEMBRE > **ESSAI** États-Unis

La honte et l'oubli

L'anthropologue américain **Vincent Crapanzano** a enquêté sur les harkis.



Il y a des moments de l'histoire que l'on voudrait oublier. On y met tellement de force qu'on finit par tuer toute mémoire. L'aventure des harkis relève de ce déni. On a même utilisé le mot « supplétif » ou, mieux encore, FMR pour « Français musulmans rapatriés », qui fait penser à « éphémère », pour désigner ces quelque 260 000 Algériens d'origine arabe ou berbère qui ont servi dans l'armée française.

Vincent Crapanzano a commencé son enquête en 2004. Etant américain, c'est sans a priori qu'il a abordé ce sujet avec l'envie de rompre le silence. Né en 1939, ce professeur d'anthropologie et de littérature comparée à la City University of New York (Cuny) est l'auteur de plusieurs essais remarquables sur l'Afrique du Nord. D'emblée, son enquête se caractérise par sa liberté de ton et son absence de parti pris. Car Vincent Crapanzano sait l'image qui colle à la peau du harki : collabo, traître.

L'anthropologue a voulu dépasser ces clichés pour comprendre comment on vivait ce traumatisme : un père « soldat mort » qui ne parle pas et des enfants blessés par une histoire muette. Il a donc repris la trame : la guerre d'Algérie, l'engagement plus ou

moins contraint, la violence des règlements de comptes dans une société paysanne et clanique lors de l'indépendance, les exécutions sommaires, les décapitations, les tortures, les mutilations et l'abandon par l'armée française.

Puis vinrent l'exil pour 40 000 d'entre eux et la misère en France, dans des camps insalubres comme celui de Rivesaltes. Rejetés par tout le monde, ils finirent par se rejeter eux-mêmes du monde avec ce sentiment d'avoir été les dupes de leur propre histoire. Jusqu'à ce que Jacques Chirac déclare le 25 septembre 2001 une Journée d'hommage national aux harkis, puis fasse adopter la loi du 23 février 2005 qui entérine la reconnaissance par une indemnisation substantielle.

« Je me suis laissé gagner par les harkis », lâche Vincent Crapanzano. Ce qui ne veut pas dire qu'il est crédule. Son livre ne défend pas une cause mais expose un « problème » d'identité stigmatisé par la réalité de la colonisation, une mauvaise conscience que la France, comme l'Algérie, entretient avec une partie de son passé. L. L.

Vincent Crapanzano

Les harkis. Mémoires sans issue

GALLIMARD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JOHAN-FRÉDÉRIK HEL-GUÉDI
TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 26 EUROS ; 304 P.
ISBN : 978-2-07-013868-5
SORTIE : 27 SEPTEMBRE



4 OCTOBRE > **BD** France

Femmes des années 1870

Nadja tire le portrait de quatre jeunes femmes aux ambitions contrariées dans un monde façonné par le désir des hommes.



Une future écrivaine, une apprentie artiste-peintre, une aspirante chanteuse et un modèle en devenir à Paris, dans les années 1870. Composant son quatuor de *Filles de Montparnasse*, Nadja a soigneusement balisé le champ artistique. C'est qu'il s'agit de montrer que dans la France de l'époque, au moins, aucun chemin créatif ne tenait pour une femme, fût-elle douée, de la sinécure. Chacune dans son domaine, Emilie, Garance, Elise et Rose-Aymée se heurtent au pouvoir des hommes et à leurs manipulations dans ce volume annoncé comme le premier d'une tétralogie.

L'éditeur pour lequel Elise fait des travaux de correction la pousse dans les filets d'un auteur en mal d'inspiration. Le fondateur de la renommée Académie Julian profite des sentiments de Garance à son égard. Un impresario pervers manœuvre Elise sans scrupule, tandis que Rose-Aymée semble avoir d'emblée les ailes coupées. Et, dans ce monde façonné par les hommes, les quatre jeunes femmes sont aussi les victimes de leurs propres désirs et



attentes à leur égard. Le propos n'est pas nouveau chez Nadja, connue pour ses dizaines d'albums pour la jeunesse principalement à L'Ecole des loisirs, dont *Chien bleu* et la série *Momo*, mais également depuis une petite dizaine d'années pour une demi-douzaine de bandes dessinées chez Denoël Graphic (*Le menteur*), Cornélius (*L'homme de mes rêves, Comment ça se fait...*) ou Gallimard (*La forêt de l'oubli*). Mais en entrecroisant dans une même œuvre quatre destins parallèles, elle le développe avec plus d'ambition, soutenue par un dessin très pictural où se lisent les angoisses des quatre femmes aux abois.

FABRICE PIAULT

Nadja

Les filles de Montparnasse, t. 1, Un grand écrivain

OLIVUS

TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 24 EUROS ; 240 P. ; COUL.
ISBN : 978-2-87929-764-4
SORTIE : 4 OCTOBRE



3 OCTOBRE >

ALBUM JEUNESSE France

Pas piqué des hannetons



On nous prédit au cours du siècle la disparition de centaines d'espèces animales. Mais que sont, au fil du temps, la licorne, le griffon et le dahut devenus ? Sans oublier le tatzelwurm, le

jackalope ou l'archibobuc... Autant de créatures légendaires qui ont, depuis l'Antiquité, nourri le folklore de toutes les civilisations. Damien Laverdunt et Hélène Rajcak, les auteurs-illustrateurs de cet album, ont revisité la zoologie fantastique, mêlant allègrement science et mythologie, sous la houlette avisée de deux « oniro-biologistes ». Voilà deux ans, ils avaient déjà exploré la même veine avec l'album *Petites et grandes histoires des animaux disparus*, qui avait raflé le prix Terre en vue au Salon de Montreuil en 2010. Classés selon les grandes familles animales traditionnelles, les créatures ailées fabuleuses, les reptiles extraordinaires et autres bêtes imaginaires ont droit au même traitement que leurs congénères de la vie réelle : planches naturalistes, schémas scientifiques et frises narratives humoristiques. Chacune de ces bêtes a sa caractéristique bien à elle. Parfois très drôle. Ainsi, le bonnacon, qui prolifère en Asie Mineure, est-il capable de lâcher des pets qui rendent aveugle celui qui a le malheur d'être dans son sillage ! Beaucoup plus poétiques sont le baku et le pihis. Le premier présente la particularité de se nourrir des rêves des humains. A la nuit tombée, il saute silencieusement de toit en toit, et sa trompe allongée capture alors rêves et cauchemars humains. A gauche, une planche de l'anatomie respiratoire et digestive du baku permet de comprendre comment les molécules de rêves aspirées sont transformées en nutriments. Le second, le pihis, est un oiseau qui n'a qu'une aile. Qu'à cela ne tienne ! Cela le condamne à être en perpétuelle quête d'un autre pihis avec lequel il pourra convoler... On aimerait bien tomber un jour nez à nez avec un sâdhawâr, sorte de cerf étrange dont les bois produisent des sons doux et entêtants qui peuvent émuouvoir jusqu'aux larmes. En revanche, l'olgoï-khorkhoï, ver-tueur du désert de Gobi qui surgit de sa dune pour cracher son venin au visage de sa proie, on ne souhaite à personne d'en rencontrer un !

FABIENNE JACOB

Damien Laverdunt et Hélène Rajcak

Histoires naturelles des animaux imaginaires

ACTES SUD JUNIOR

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 19,50 EUROS ; 80 P.
ISBN : 978-2-330-01209-0
SORTIE : 3 OCTOBRE

